

# PRÉFACE

Le lecteur français qui prend connaissance du *Voyage du Pèlerin*, de son contenu et de son histoire, se trouve confronté à une énigme. Il se demande comment un livre religieux du dix-septième siècle, écrit dans un style quasi-enfantin, a pu bénéficier d'un succès continu et universel, au point qu'on ne compte plus le nombre de ses éditions et de ses réimpressions. L'ouvrage de John BUNYAN constitue en effet un véritable phénomène de la littérature anglaise, d'une magnitude comparable à la production de la Bible King James elle-même. Aussi fut-il rapidement traduit dans les principales langues européennes, du moins sa première partie, parue en 1678 et bien connue dans nos églises évangéliques. Elle rapporte les aventures d'un personnage, CHRÉTIEN, que l'auteur voit pérégriner

◇

en songe, de la cité de Destruction jusqu'à la Jérusalem céleste. Toujours sous le prétexte du rêve, la seconde partie (1684) poursuit par les tribulations de CHRÉTIENNE (ou CHRISTIANA), la femme de Chrétien, et de ses enfants. Ce second volume est généralement inconnu des évangéliques français parce qu'il n'a pas bénéficié comme le premier d'une série de réimpressions successives, malgré qu'en 1855 le libraire-éditeur J.-P. MICHAUD, de Neuchâtel, en avait livré une version tout à fait correcte.

En 1884, le pasteur Alfred PORRET, dans une petite brochure sur la vie de Bunyan, émettait le souhait que se lève enfin un écrivain français qui remplacerait les « malheureuses traductions » existantes par une version complète et rendant la beauté de l'original. On peut regretter que son vœu n'ait pas été exaucé quant à une diffusion plus large de la seconde partie du *Pèlerin*, mais quant à la qualité de la version française, son jugement paraît trop sévère : le caractère très simple du vocabulaire et des dialogues se retrouve dans notre langue, et les quelques pièces versifiées rendent assez bien la piété qui a inspiré les vers anglais. En réalité, cette traduction donnée par la *Société des Livres Religieux de Toulouse* (dix-neuvième siècle), la seule répandue dans le public évangélique, n'est que la reprise d'une traduction anonyme, dont la septième édition a été imprimée en 1778 à Rotterdam. Dans la préface de cette dernière, Robert ESTIENNE explique ainsi l'utilité de ce travail : « Au reste il est bon d'avertir qu'on a déjà une traduction française de cet ouvrage, qui a été imprimée en Hollande ; mais comme elle a été faite par un Wallon qui parle Flamand en Français, elle est si

◇  
mauvaise, qu'on ne peut la lire qu'avec dégoût. . . » Comme quoi, en matière de traduction, chacun peut toujours trouver de quoi être suffisamment mécontent. Peut-être sa critique s'adressait-elle au pasteur Christophe Matthieu SEILLERN qui avait déjà traduit les deux parties du Voyage du Pèlerin (en 1717 pour la seconde), mais sur la base d'une traduction allemande. En 1992 Madame Renée MÉTIVET-GUILLAUME a fait paraître aux éditions *L'Age d'Homme* une nouvelle traduction complète, laquelle n'est évidemment pas libre de droits, comme la commune que nous donnons ici.

Pour s'expliquer le paradoxe entre la simplicité du texte et son impact, il ne faut jamais oublier que cette composition ne tire pas son origine d'une allégorie purement imaginaire : Le rêveur fatigué qui se retrouve dans une *caverne*, et qui va raconter son voyage onirique, c'est Bunyan lui-même, qui a écrit son livre en *prison*. Il y est resté plus de douze ans, sans autre crime que d'avoir voulu prêcher publiquement l'Évangile ! Il est vrai que simple étameur de fer blanc, sans autre formation que sa lecture assidue de la Bible, Bunyan ne possédait aucun des titres ecclésiastiques exigés à l'époque pour pouvoir adresser un public sur des sujets religieux. Cependant il est impossible d'arrêter une initiative prise par Dieu ; semblable aux apôtres du livre des Actes, aux instruments de réveil de toutes les époques, Bunyan a clairement été une telle initiative de Dieu.

Elargi de prison, il recommence à prêcher, et les foules accourent. Une anecdote bien connue rapporte que le céléberrime

◇

docteur en théologie John Owen vint lui aussi entendre Bunyan. Au roi Charles II qui s'étonnait qu'un érudit aussi instruit aille s'asseoir aux pieds d'un pauvre étameur, Owen répondit : « Que votre Majesté veuille agréer ma pensée : s'il m'était donné de pouvoir remuer le cœur des auditeurs comme le fait cet étameur-là, je donnerais joyeusement en échange toute ma science. »

Si Bunyan ne se préoccupe pas de théologie (nous ne trouvons dans son allégorie aucun débat sur la prédestination, sur l'assurance du salut, ou sur le retour de Jésus-Christ...), en revanche chacune de ses lignes ou presque porte l'empreinte d'une pensée biblique. Un tel style *puritain* par excellence, et pourtant sans lourdeur, ne pouvait que faire les délices de Charles Haddon SPURGEON. Le fameux prédicateur témoigne dans ses mémoires avoir lu le *Voyage du Pèlerin* au moins une fois par an, et il estimait dépasser les cent lectures avant sa mort.

Aujourd'hui, dans un environnement culturel surchargé d'effets spéciaux, de graphismes fantastiques et sophistiqués, l'allégorie trouvera-t-elle encore une place ? Oui, parce qu'elle s'adresse à l'esprit plus qu'à l'imagination, et que l'esprit essentiellement caractérise l'humain.

Le non-chrétien qui ouvrant ce livre fera les premiers pas sur l'itinéraire de Bunyan se sentira immanquablement attiré par l'étrangeté du texte, tout comme le premier contact avec l'Évangile fascine par son étrangeté. S'il persévère sur ce chemin, il ne pourra que se reconnaître dans un des multiples personnages

◇

qui croisent la route de CHRÉTIEN, que ce soient OBSTINÉ, FACILE, INCONSIDÉRÉ, PARESSEUX, TÉMÉRAIRE... il se sentira repris dans sa conscience, parce que pour naïfs que puisse paraître les portraits psychologiques tracés par l'auteur, ils sont aussi impitoyables que la vérité ; témoins par exemple ces saillies d'un tribunal injuste qui condamne à mort FIDÈLE :

AVEUGLE, en qualité de président, parla ainsi : – Je vois clairement que cet homme est un hérétique.

PERFIDE dit : – Qu'on ôte cet homme de dessus la terre !

– Oui, s'écria MÉCHANT, car je ne puis plus le voir.

VOLUPTUEUX s'écria qu'il n'avait jamais pu le souffrir.

– Ni moi, répondit MORT-VIVANT, car il a toujours condamné toutes mes actions.

– Qu'on le pende ! s'écria HOMME DE COU RAIDE.

– C'est un homme plein d'orgueil, ajouta ORGUEILLEUX.

Or si le non-chrétien résout d'être honnête avec lui-même, il conviendra que la haine qui aujourd'hui se manifeste de plus en plus ouvertement contre tout ce qui porte le nom de chrétien, est aussi injustifiée et perverse que celle qui a cherché et obtenu la mort de Jésus-Christ. Enfin, s'il suit jusqu'au bout les pérégrinations de CHRÉTIEN, il en viendra à comprendre le dessein de Dieu, qui a toujours été, non d'abandonner les hommes à leur perdition naturelle, mais au contraire de les sauver souverainement et glorieusement.



Puissent-ils être nombreux les lecteurs qui ne s'arrêteront pas ainsi à l'enveloppe du texte, mais qui atteindront le but pour lequel il a été écrit : la vie éternelle en Jésus-Christ !

Quant au déjà-chrétien, le plaisir qu'il prendra à lire ou relire le *Voyage* se passe d'explications, puisque pour lui toutes les images y sont transparentes, dans l'allégorie il reconnaît sa propre expérience :

« C'est dans la foi qu'ils sont tous morts, sans avoir vu se réaliser pour eux les promesses, mais après en avoir de loin aperçu et salué la réalisation, et avoir confessé qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. Car ceux qui parlent ainsi montrent clairement qu'ils soupirent après leur patrie. Et, si c'eût été de celle qu'ils avaient quittée qu'ils faisaient mention, ils auraient eu le temps d'y retourner ; mais on voit bien que c'en est une meilleure qu'ils désirent, je veux dire la patrie céleste ; c'est pourquoi Dieu n'a point honte, en ce qui les concerne, d'être appelé *leur Dieu*, car Il leur a préparé une ville. » (Hébreux.11.13-16)

Phoenix, 29 septembre 2011

TISSERAC.



M'ÉTANT ENDORMI, JE VIS EN SONGE...

# I.

## CONVERSION DU CHRÉTIEN

FACILE ET OBSTINÉ — CONVERSION D'UNE ÂME VRAIMENT RÉVEILLÉE —  
FAUSSE CONVERSION D'UNE ÂME QUI NE SE REPOSE PAS SOLIDEMENT SUR  
CHRIST.

Comme je voyageais par le désert, j'arrivai dans un lieu où il y avait une caverne. Je m'y couchai pour prendre un peu de repos, et, m'étant endormi, je vis en songe un homme vêtu d'habits sales et déchirés [Esa.64.6](#). Il était debout [tout prêt à agir, sorti du sommeil de la sécurité] et tournant le dos à sa propre maison [Luc.9.62](#) ; [14.26-27](#). Il avait un livre à la main, et il était chargé d'un pesant fardeau [Psa.38.5-6](#) ; Je vis ensuite qu'il ouvrit le livre et qu'il y lisait.

Bientôt il se mit à pleurer et à trembler, de sorte qu'étant tout effrayé, il s'écria d'un ton triste et plaintif : « Que faut-il que je fasse ? » [Actes.16.30](#).

Dans cet état il retourna chez lui, et se contraignit, aussi longtemps qu'il lui fut possible, devant sa femme et ses enfants, de peur qu'ils ne s'aperçussent de son angoisse. Mais comme sa tristesse augmentait de plus en plus [2Cor.7.10](#). Il ne put se contenir longtemps ; ainsi il leur découvrit bientôt ce qu'il avait sur le cœur et leur dit :





– Ma chère femme, et vous, mes chers enfants, que je suis misérable et que je suis à plaindre ! Je suis perdu, et le pesant fardeau qui m'accable est la cause de ma perte. J'ai d'ailleurs un avertissement certain que cette ville où nous habitons va être embrasée par le feu du ciel [2Pi.3.7,10-11](#) ; et que les uns et les autres, moi, et vous, ma chère femme, et vous, mes chers enfants, nous serons misérablement enveloppés tous ensemble dans cet épouvantable embrasement, si nous ne trouvons un asile pour nous mettre à couvert ; or, jusqu'ici je n'en vois aucun.

Ce discours surprit au dernier point toute sa famille [1Cor.2.14](#) ; non pas qu'elle y ajoutât foi, mais parce qu'on s'imagina que cet homme avait le cerveau troublé, et qu'il s'était mis des pensées creuses dans l'esprit. Toutefois, dans l'espérance que son cerveau pourrait se remettre par le repos, parce que la nuit approchait, ils se hâtèrent de le mettre au lit.

Mais, au lieu de dormir, il ne fit, presque toute la nuit, que soupirer et verser des larmes. Quand le matin fut venu, ils voulurent savoir comment il se portait. Il leur dit que son état allait de mal en pis, et leur réitéra encore ce qu'il avait dit la première fois. Mais, bien loin de faire quelque impression sur eux, cela ne servit qu'à les irriter. Il s'imaginèrent même qu'ils pourraient le faire changer en usant de rigueur ; de sorte qu'ils commencèrent à le mépriser et à le quereller ; puis ils l'abandonnèrent à lui-même sans se mettre plus en peine de lui [Mat.10.34-39](#).